

3^e amendement au paragraphe IV de l'Adresse, proposé par les membres de la gauche :

« La loi de sûreté générale et les lois d'exception qui l'entourent détruisent la liberté individuelle. Nous en réclamons l'abrogation. »

Oui : 36 voix, dont celle de M. J. Brame.

Non : 200 voix. (21 janvier 1864.)

3^e Amendement sur les attributions municipales et départementales.

L'amendement présenté en 1864, par l'opposition, dans la discussion de l'Adresse est le plus complet et le plus net.

En voici les termes :

« L'accroissement des attributions municipales et départementales sera le premier pas dans la voie de la décentralisation. »

« Il est urgent de rendre aux conseils généraux la nomination de leurs présidents et leurs secrétaires. »

« Les électeurs de Paris et de Lyon ont condamné comme nous le système des commissions municipales. »

« Le maire, représentant des intérêts communaux, doit être choisi dans le sein du conseil municipal. »

« Les conseillers municipaux, mandataires de leurs concitoyens, ne doivent procéder que de l'élection. »

Pour l'amendement : 63 voix, dont celle de M. J. Brame.

Contre 167. — (20 janvier 1864.)

CH. NUBEL.

(A suivre.)

CORRESPONDANCE PARISIENNE

Paris, jeudi 13 Mai 1869.

Les réunions publiques continuent d'être la grosse affaire ou le grand amusement d'une partie de la population parisienne ; je dis une partie parce que la majorité des électeurs est très-embarrassée et déconcertée par les incidents de ces derniers jours et ne sait que faire, quel parti prendre, et même où chercher des candidats. La plupart des chefs de l'opposition, léguaient des engagements en province, sont allés se reposer de leurs fatigues, se faire entendre dans de petites réunions locales moins orageuses et moins sujettes à de dangereuses interpellations. Leur absence contrarie naturellement beaucoup des personnes qui se sont fait une douce habitude de les forcer à poser leur conscience à nu, j'allais dire sur le marbre de la tribune, mais la tribune dans plusieurs de ces réunions est un comptoir de cabaret, ou une table boiteuse d'une salle de bal de la cinquième catégorie. On appelle à grands cris les orateurs disparus et lorsqu'un de leurs amis vient lire une lettre annonçant qu'un autre devoir ou une fatigue extrême, ou comme pour M. Thiers, le grand âge du dilettante l'empêche de se rendre aux vœux de ses partisans, et plus souvent de ses adversaires, le message de la mauvaise nouvelle est accueilli par les huées de toute l'assistance, et dégringole pieusement de la tribune.

Hier cependant, la 6^e circonscription était en possession de tous ses candidats et encore n'était-elle pas contente, car on a fait chercher partout M. H. Brisson, auquel on voulait demander des explications sur le désistement de sa candidature.

M. Guérault a été principalement interpellé sur son attitude en 1865, dans la question des affaires d'Allemagne ; il s'en est tiré en disant qu'il avait secouru le gouvernement parce qu'il croyait naïve-

ment qu'il avait un plan de conduite, tandis qu'il n'en avait pas, il a déclaré n'être pas un opposant quand même, désirer le complément de nos libertés et vouloir la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Un monsieur l'a traité de philoxène (?) et M. Guérault est resté sous le poids de cette grave inculpation.

M. Cochon est catholique ; il se défend d'être patronné par le gouvernement ; il est candidat parfaitement indépendant. Au reproche qui lui est adressé de n'avoir pas, après le coup d'Etat, donné sa démission, d'adjoindre au maire de Paris, il répond qu'il offrit sa démission, mais qu'elle fut refusée et que s'il ne la renouvela pas, ce fut sur l'avis des hommes tels que MM. Vitet, Daru, Benoist-d'Azy, etc.

M. J. Ferry déclare que la 6^e circonscription qui est l'autre principal de l'esprit clérical doit donner une grande leçon à l'Europe catholique, que c'est en vue de ce résultat que tous les efforts de l'opinion libérale doivent être combinés. Il revient sur la question des finances municipales ; il attaque M. Guérault pour les sentiments prussiens qu'il a développés avant Sadowa, il dit que celui qui tenait en main les rênes du gouvernement et a facilité l'unification de l'Allemagne par la Prusse, est un traître et a trahi la patrie. Ladessus le commissaire prononce la dissolution de l'assemblée. Tapage, cris, tumulte ; M. Ferry discute vivement avec le commissaire ; une protestation se couvre de signatures.

Dans la 8^e circonscription, M. Vallès et M. J. Simon se sont trouvés en présence. La réunion comptait 2 à 3,000 personnes. On accuse M. Vallès d'avoir attaqué l'idée de Dieu dans l'esprit de l'homme ; M. Vallès s'écrie : « Cette négation, je la maintiens et je la soutiens. L'idée de Dieu est l'idée mère de toutes les tyrannies ! » il reprend sa thèse que le peuple a été dupé après les révolutions ; si ses affaires ont toujours mal tourné, c'est qu'elles ne lui ont jamais été confiées, et qu'après qu'il eut tiré les marrons du feu, ce sont les bourgeois qui les ont mangés. Le peuple lui, on ne s'en sert que comme de chair à mitraille. — Bravos.

M. J. Simon, d'une voix moins stridente, car il semble très fatigué par ses nombreuses pérégrinations, dit : « On me reproche d'être Orléaniste ; comment concilier mes votes libéraux avec le système orléaniste ? on me reproche d'être de l'université ; voilà 18 ans que je ne lui appartiens plus. Le lendemain du triomphe que j'avais remporté à la réunion Budaïe, on m'a accusé d'être communiste et l'on m'a appelé Simon-le-partageux. Lisez mes livres : leur refrain est famille, propriété, on me reproche d'être un bourgeois, oui, je suis un ami des bourgeois, mais je suis aussi un ami des ouvriers ; bourgeois et ouvriers, c'est toujours le peuple. » Bravos prolongés. — M. J. Simon est porté en triomphe.

La réunion du Châtelet annoncée, avec tant de bruit et impatientement attendue, est une des plus curieuses que nous ayons eu à enregistrer : elle est aujourd'hui le sujet de toutes les conversations.

La veille à une des réunions des amis de M. Bancel, on s'écria : il ne faut pas qu'on puisse dire que M. E. Ollivier a été unanimement applaudi, et l'on se sépara sur ce mot d'ordre : à demain, au Châtelet ! Les amis du candidat radical ont tenu parole. Les amis de M. Ollivier n'ont pas été moins empressés, et les simples curieux formaient encore la majorité.

Ce n'est pas exagérer que d'estimer à 20,000 le nombre des personnes qui stationnaient à huit heures aux abords du Châtelet ; le vaste théâtre était entouré d'un double cordon d'électeurs qui faisaient queue, sans compter la foule qui les entourait. Ceux qui ont pu pénétrer dans la salle ont dû engager une nouvelle lutte pour prendre place quelque part ; que de côtes endommagées, que de pieds foulés ! L'animation était telle, les cris et les

interpellations de toutes sortes s'entre-croisaient avec tant de violence que seulement à 10 heures 1/2, M. E. Ollivier put prendre la parole. Son discours a été un véritable discours ministre ; il n'a pas été fait certainement en vue du nombreux auditoire, qui était là, mais en vue de la publicité qui lui sera donnée.

M. E. Ollivier a exposé ses principes, ses opinions et son but ; il a aussi déroulé le tableau de ses actes, expliqué sa conduite et nettement indiqué ses motifs. Quand il a déclaré que, en présence de l'assentiment de la France, il y a eu dans la salle un tumulte indescriptible : les cris ont duré longtemps. Le parti radical était très animé, très-violent, très agressif et injurieux ; le parti conservateur était en force et parfaitement résolu. Les provocations et les menaces s'échangeaient ; les défilés étaient si énergiques qu'on pouvait s'attendre à une bataille à l'intérieur du théâtre ; une lutte isolée eût entraîné une mêlée générale. Un peu avant minuit, le tumulte fut tel que le commissaire prononça la dissolution de l'assemblée. Mais des groupes restèrent stationnaires sur la place du Châtelet et dans les rues adjacentes jusqu'à deux heures du matin. On me signala aussi ce fait que 1,200 ouvriers ont parcouru le faubourg Saint-Antoine en passant des cris ; mais on m'assure qu'il n'a été fait aucune arrestation. En somme la soirée a été bonne pour M. Ollivier, et ses amis se réjouissent du véritable courage qu'il a montré en face de la tempête des interruptions.

Il est parfaitement décidé qu'une courte session s'ouvrira au mois de juin pour la vérification des élections ; celles qui seront à recommencer se feront immédiatement.

On parle de la publication prochaine d'une lettre de l'Empereur au ministre d'Etat. — Autre bruit que je ne reproduis que sous toutes réserves : L'Empereur, dit-on, aurait assisté incognito à quelques réunions publiques.

Vous trouverez dans les journaux du soir la lettre aux électeurs par laquelle M. Louvet déclare qu'il retire sa candidature et engage ses amis à voter pour M. E. Ollivier. La réélection du député sortant peut être considérée comme certaine.

CH. CAHOT.

Paris, vendredi 14 mai.

Les réunions publiques se multiplient et commencent à donner à la capitale une animation qu'on ne lui avait pas vue depuis un certain nombre d'années. Avant-hier soir, on se signala par le quinzaine ; et il arriva que certains d'entre nous en ont jusqu'à quatre à la fois, de sorte que tous les orateurs du quartier peuvent s'en donner à cœur joie. La plupart ont un intérêt des plus médiocres, sinon par l'animation qui y règne et le tumulte qui va toujours croissant, du moins par les allocutions de ceux qui prennent la parole sans trop savoir ce qu'ils veulent dire ; et qui souvent sont à peine montés à la tribune que les cris de la foule les obligent d'en descendre. Ainsi avant-hier soir, à la barrière d'Italie, après que 8 ou 10 orateurs inconnus eurent essayé de débiter devant 2,000 personnes des redites puisées dans des discours déjà vingt fois prononcés ailleurs, l'assemblée tout entière s'écria : « Ce sont des farces ! allons nous coucher. » et ainsi fut fait.

Dans la 1^{re} circonscription, M. Gambetta a comparu devant son auditoire habituel et y a renouvelé au milieu des applaudissements les déclarations déjà tant de fois émises par lui. Dans la 2^e, M. d'Alton-Shee a été acclamé par 2,000 personnes. Là il a été établi que M. Thiers n'offrirait aucune sécurité, aucune garantie à la démocratie et que, puisqu'il refusait de se démettre pour le peuple, le peuple serait bien bon de se démettre

pour lui ; qu'il ne se produisait que dans de petits cercles intimes où l'on admettait quelques contre-maitres et mécaniciens chargés de porter ensuite au dehors la parole du maître, mais que ce n'est pas ainsi qu'un délégué du peuple doit se mettre en rapport avec le peuple.

M. d'Alton-Shee a promis que chaque année, soit par écrit, soit verbalement, il rendrait compte, s'il était nommé, de sa conduite à la Chambre.

Dans plusieurs réunions publiques de la 6^e circonscription, il a été émis le vœu qu'une candidature ouvrière remplace celle de M. Brisson qui s'est retiré. Beaucoup de personnes continuent de reprocher à M. Brisson d'avoir brusquement amené son pavillon devant M. Ferry et cherchant la raison de ce désistement intempestif qui les laisse dans l'incertitude.

Dans la 7^e, il y a eu partout grande agitation et violent tumulte ; dans de longs débats, on a examiné la valeur comparative des candidatures de MM. Cantagrel et Rochefort.

M. Jules Favre y a été accusé d'être un aristocrate. Comme orateur, disait le défenseur de M. Rochefort, nous estimons M. Jules Favre, comme homme politique, ce n'est rien. Qu'à-t-il fait pour nous, qui lui devons-nous ? Rien. Que fera-t-il ? Rien. Il ne daigne même pas venir nous voir. Qu'il se fasse nommer dans le Gers et nous débarrasser de Gagnier-de-Cassagnac, sa place n'est pas à Paris et nous avons heureusement de meilleurs choix à faire.

On a beaucoup applaudi les orateurs qui ont rappelé le dévouement de M. de Cantagrel, qu'il est prêt de nouveau à pousser jusqu'au martyre. Un étudiant — Pipe en bois, — a fait observer qu'il était bien fâché de ne pouvoir plus lire la Lanterne, et a exprimé l'espérance que les électeurs donneraient à Rochefort le moyen de venir la rallumer à la tribune.

M. Cantagrel a développé sa thèse du radicalisme pur ; il ne faut plus de classes ; que tous soient des ouvriers ; plus de salariat qui avilit la dignité de l'homme etc. Applaudissements. On pose la question de la candidature : les uns crient : Vive Cantagrel ! les autres : Vive Rochefort ! M. Cantagrel déclare que ce ne sont pas les hommes qu'il faut acclamer, mais les principes, et il crie : Vive la République ! Ce cri a peu d'écho, et la foule se dissipe.

Dans la 9^e, rien d'important.

Hier des faits regrettables se sont passés. Il y avait une réunion au Cirque Napoléon, composée d'électeurs de la 8^e circonscription. Au début tout s'est passé d'une façon assez calme : M. Raspail a pu sans trop d'interruptions exposer quel avait été son rôle en 1848 ; mais le tapage a commencé quand M. Hugelmann eut demandé la parole ; des protestations et des cris s'élevèrent de toutes parts, et quand M. Lefrançais eut donné quelques détails sur la personnalité de M. Hugelmann, le public devint furieux ; le malin content candidat lui entraîna, housculé et mis dehors pendant que le commissaire prononçait la dissolution de l'assemblée. Le désordre continua au dehors ; on chantait la Marseillaise ; quelques charges de sergents de ville furent infructueuses ; la circulation était interrompue. Au milieu des rixes un inspecteur de police reçut un coup de canne plombée ; pour rétablir l'ordre, il fallut l'intervention de 500 hommes de la garde de Paris à pied et de cent cavaliers. A minuit tout était fini.

Il y a eu aussi du tapage auprès de la Sorbonne où les étudiants acclamaient le nom de Rochefort. Là aussi il a été fait quelques arrestations.

CH. CAHOT.

BOURSE DE PARIS DU 14 MAI.

Les affaires sont assez restreintes aujourd'hui ; le marché de la ville lui-

même est un peu calmé. Les unités étant à peu près placées, il faut attendre la répartition pour le mouvement sérieux et définitif du classement des titres. Cours de 371 à 368. La prime de 10 fr. pour fin du mois s'offre à 375. A Londres, baisse de 1/8. — La rente un peu impressionnée par l'agitation électorale ouvre à 71.70, fait 71.60 et ferme à 71.67 1/2 offert. Le Foncier au dessus de 1600. On signale quelques achats d'obligations de chemins de fer.

CELLIER.

Nous trouvons dans les journaux de Paris des détails complétant ceux qui nous sont fournis par notre correspondant sur les réunions du Châtelet et du Cirque Napoléon et sur les scènes qui les ont suivies :

On lit dans le Constitutionnel :

« Au meeting du Châtelet, devant un auditoire de près de trois mille personnes, M. Emile Ollivier a obtenu un immense succès. »

« Sa thèse tout entière se résume dans cette déclaration par laquelle il a terminé son discours : »

« Préter serment à un gouvernement « en annonçant publiquement qu'on ne le tiendra pas, c'est une indignité. »

« Cette phrase, prononcée avec une conviction communicative, a provoqué d'enthousiastes applaudissements. Quelques assistants (en petit nombre) ont protesté. »

La Liberté ajoute :

« L'effet produit a été immense. Quand le commissaire de police prononce la clôture, des applaudissements éclatent de toutes parts. Ses amis entourent M. Emile Ollivier et l'emportent en triomphe. Cette soirée sera décisive pour l'élection. »

« Au dehors, la foule est compacte. Les groupes, qui n'ont pas quitté la place du Châtelet, se promènent du côté du théâtre. Depuis neuf heures on a entendu quelques refrains de la Marseillaise et de Chant du départ. A minuit on les entend encore. »

Le Public dit de son côté :

« Vers minuit, une forte colonne s'est dirigée vers la place de la Bastille en chantant la Marseillaise, interrompue par le cri monotone et rythmé sur l'air des lampions : Vive Bancel !... »

« Le café du Théâtre, envahi par la foule, a vu ses glaces brisées, et on a dû faire évacuer les salles. »

« Une certaine partie de la foule, quatre cents individus environ, d'une tenue équivoque, se sont portés devant les casernes Napoléon, en criant : « Vive Bancel ! » »

« Môme manifestation sur la place de la Bastille. Il y a été opérée une vingtaine d'arrestations. Dix personnes ont été relâchées ce matin, les autres ont été retenues, et une instruction judiciaire est commencée. »

Le Siècle accuse les sergents de ville d'avoir causé tout le mal :

« La foule circulait autour du théâtre et du square au bruit des refrains patriotiques, et tout eût fini, comme dit Beaumarchais, par des chansons, si à ce moment des sergents de ville ne fussent venus avec une virulence et une brutalité impardonnables. »

« Les faits les plus douloureux, les actes les plus regrettables nous sont signalés. »

« Un citoyen hollandais, qui nous donne son nom et son adresse, a vu un malheureux sourd-muet, passant par là, qui a été frappé violemment, rejete sur les grilles et emporté évanoui. On ne dira pas que celui-là chantait la Marseillaise. « Jamais ; dans les forêts de Java, dit-il, je n'ai vu chasser le tigre avec autant de fureur que vos policemen en mettaient à chasser de paisibles citoyens. »

tempêtes et des angoisses du monde. ... Comme tu as besoin d'être aimé, et comme tu le mérites mon enfant. ... Mais tiens, à propos d'amis, voici précisément M. Guy qui s'avance et nous salue. ... Mignonne, calme-toi bien vite ; serait-ce gentil de se montrer, les yeux rouges, à un cavalier si galant ? ... Ce n'est pas, je le sais bien, que M. de Valléon ne soit d'humeur à se montrer fort indulgent pour d'aussi belles, pour d'aussi bonnes larmes ; mais... enfin... Violette, je crois... qu'il tient fort à ton amitié ; et le cher garçon se trouvera tout heureux si tu veux bien le saluer d'un sourire.

Violette alors, toute mignonne, confuse et rougissante, laissa retomber ses mains blanches qui tremblaient encore un peu, et montra, au nouvel arrivant, un si joli visage rose, à la fois ému et joyeux, timide et content, où brillait un si frais sourire mêlé de larmes, que le jeune homme, ne l'ayant jamais vu si touchante et si belle, pâlit à son tour, puis rougit fort en s'inclinant devant elle, après avoir serré la main du vieux marquis.

Puis, comme il était onze heures du matin, et que M. de Valléon ne devait pas avoir déjeuné, et que la journée était fort chaude, et que le bon papa se trouverait fort bien d'une partie d'échecs faite sous la fraîcheur de l'ombrage, Violette s'éloigna presque aussitôt pour commander qu'on apportât, dans le petit salon de verdure, un plateau fort bien garni et deux couverts, et l'échiquier.

Assis sous la tonnelle, le jeune homme et le vieillard la regardaient s'éloigner, légère et mignonne, avec sa robe blanche et sa grande ceinture violette à bouts flottants, son parasol vert ombrageant et de-

voilànt à demi ses grosses boucles noires rattachées simplement par un ruban couleur pensée.

— Ma mignonne enfant, ma chère petite-fille... Une vraie violette, une douce et charmante fleur en vérité, — murmura le vieillard attendri. — Vous ne devineriez pas, M. de Valléon, pourquoi elle pleurait tout à l'heure ?... C'était de joie, voyez-vous, de joie, et aussi de gratitude et d'affection. Je venais de lui accorder la permission d'installer ici une ancienne compagne, une amie, qui puisse lui faire une société. ... C'était là ce qu'il lui fallait, à cette chère enfant. ...

Depuis quelque temps, je la voyais souvent songeuse, un peu languissante, comme sur le point de s'affliger. ... Un vieillard comme moi n'est pas toujours d'humeur à l'égarer ; elle se trouvait bien seule parfois, et elle est si expansive, si tendre !

— Oh ! oui, — balbutia Guy de Valléon avec une crêpe de soupir, — aussi voyez comme Mlle Violette est joyeuse maintenant. Sans doute elle est bien tendrement attachée à cette amie. M. le marquis... vous êtes bien heureux en vérité... Mlle Violette aussi vous aime, et d'une affection unique. D'une affection suprême... dont tant d'autres seraient jaloux. ...

— De quel air vous me dites cela, mon bon Guy, — interrompit d'un ton bienveillant, le marquis tout joyeux. — On croirait presque que, vous aussi, vous seriez fier et heureux d'avoir votre petite part des affections de ma fillelle.

— Oh ! oui, assurément, — s'écria le jeune homme en se levant, emporté par l'élan de sa sincérité et de sa tendresse.

Puis il revint à lui-même, rougit violemment et se rassit, balbutiant et confondus : Mais serais-je digne de la mériter ? — murmura-t-il d'une voix basse et tremblante.

— Ma foi, jeune homme... je n'en doute guère... et pourtant ma petite Violette est une perle, un vrai trésor, — répondit le marquis en posant sa main, avec un regard paternel sur la main tremblante de M. de Valléon. — Seulement... vous comprenez... ne vous pressez pas de lui parler de tout ceci ; je ne vous le permets pas d'abord ; ma fillelette est beaucoup trop jeune ; il faut qu'elle examine, compare, finalement, quelle choisisse selon son gré... Vous aurez ma voix, mon bon Guy, je vous en donne ma parole ; mais j'entends que ma petite Violette consulte d'abord son cœur. Une charmante fille comme elle peut bien espérer faire un brillant, un heureux mariage. Vous la voyez, vous l'entendez, vous l'admirez, vous connaissez son nom, et avec cela, mon cher Guy, elle sera mon aimable, mon unique héritière... La fortune de ses parents et la mienne, tout cela sera à elle... Une belle dot, allez, que celle qu'elle apportera un jour à son mari, dans sa chère petite main !

— En la voyant, en l'aimant, qui donc pourrait s'en préoccuper ? repliqua le jeune homme, avec l'accent d'une conviction sincère. Quelle que puisse être la fortune future de Mademoiselle Violette, ce ne sera selon moi, monsieur le marquis, aux yeux de tous comme aux miens, que le moindre de ses avantages.

— Dieu vous entende, mon cher garçon !... En tous cas, cet avantage-là n'est point à dédaigner... l y a de par

le monde, des gens qui y tiendraient assez, et qui se repentent sans nul doute, grandement de l'avoir laissé échapper par leur faute... Mais voici le plateau, le café et les échecs... Vous allez me tenir bravement compagnie, n'est-ce pas ? nous avons tous les deux, besoin de nous restaurer légèrement, après cette petite conversation émuante et sérieuse.

Pendant que, sous la tonnelle, on s'entretenait ainsi, Violette avait traversé le jardin, la grande terrasse et la cour. En courant, toute rose et contente et légère, elle était entrée à l'office et avait gagné la petite chambre, où la vieille mie était assise dans son fauteuil et tenant sa quenouille se réchauffait près de la fenêtre, aux rayons tièdes d'un beau soleil de juin. Elle s'était jetée à son cou, et l'avait embrassée avec des larmes joyeuses, en s'écriant : « Elle viendra... Tu la connaîtras du moins... Je suis sûre que mon grand-père finira par l'aimer... »

— Qui donc viendra ? avait demandé Marie-Anne toute émue.

— Elle, Louise, sa fille... M. le curé m'a dit qu'elle était charmante ; Dieu nous bénira, elle et moi, j'en suis sûre.

— Comment, mademoiselle ? — s'écria la vieille femme toute tremblante. — M. le marquis sait donc... et il vous a permis ? ...

— Hélas ! il ne sait rien... Marie-Anne, je n'ai pas osé maintenant... lui dire la vérité... C'est la première fois que je m'en romps bien, va ; mais rien ne se serait fait autrement, et s'il y a une faute, eh bien, que le bon Dieu m'en punisse moi seule, et qu'ils les protège et les bénisse, eux qui ont tant souffert

et qui ont besoin de consolation !

Ici, Violette plus calme mais encore bien émue, s'assit sur une petite chaise aux côtés de la vieille mie, et lui conta, dans tous ses détails, la conversation tenue sous la tonnelle avec le grand-papa. Elle y ajouta d'autres confidences encore, celles des efforts qu'elle comptait faire, des petits plans prévoyants et généraux qu'elle avait formés pour l'avenir, et à la fin de cette longue conférence, on eût pu voir la vieille femme s'incliner toute émue, serrer les mains de la jeune fille entre ses pauvres mains ridées qui tremblaient fort, et les porter à ses lèvres, et s'écrier les yeux en larmes :

— Mademoiselle Violette, vous êtes vraiment un ange, un bel ange du bon Dieu !

IV.

On ne tarda pas à faire, à Kervény, les préparatifs nécessaires pour la réception, très-cordiale, de Mlle Louise Moyrier. Le vieux marquis, dès le lendemain de sa conversation avec sa petite fille, s'était empressé de demander quelques renseignements au curé, qui lui avait expliqué d'une voix franche mais pourtant émue :

« La famille de Mlle Louise est aussi honorable que la vôtre, monsieur le marquis, et la jeune personne elle-même est aussi vertueuse, aussi distinguée, aussi convenable sous tous les rapports, que doit vous l'avoir dit Mlle Violette. »

ETIENNE MARCEL.

(La suite au prochain numéro.)